

Annie Lemoine
La vie d'avant

roman



**ANNIE
LEMOINE**

Flammarion
Extrait de la publication

La Vie d'avant

DU MÊME AUTEUR

En clair, comme à la télé, Ramsay, 2003.

Vue sur mer, Flammarion, 2005.

Annie Lemoine

La Vie d'avant

roman

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2006.
ISBN : 2-08-068934-7

« Ses rêves en pleine lumière
Font s'évaporer les soleils »

Paul Éluard, *L'Amoureuse*.

Pamela est à genoux devant lui, les mains posées sur les cuisses de l'homme avec qui elle vit depuis quatre ans, l'homme qu'elle aime, elle en est sûre.

— Il ne s'est rien passé.

Elle dit les mots que tout le monde dit pour se justifier, les mots qu'ont du mal à croire ceux à qui ils sont adressés.

Et puis, sans lui laisser d'espace, les yeux dans les siens, elle enchaîne :

— Je voudrais...

Il faut prendre de l'élan pour dire ce qu'elle va dire maintenant, c'est une magnifique preuve d'amour d'en quémander à ce moment-là, d'appeler l'autre à son secours, d'implorer sa charité dans ces circonstances.

— ... Je voudrais que tu m'aides.

— Quoi ?...

Elle attrape ses mains, il refuse de les lui donner, il se dégage.

— Tu plaisantes, j'espère !

Il prend la parole pour la première fois alors qu'il est déstabilisé, qu'il ne sait pas encore ce qu'il pense.

Il crie comme lorsqu'on vient de se brûler, avec cette colère-là, automatique.

Elle insiste parce qu'elle ne voit aucune autre solution.

— Je t'en supplie... aide-moi... aide-nous... je t'en prie... j'ai besoin de toi... je suis tombée amoureuse et...

— Tu vois, tu avoues !...

Il se réjouit de sa perspicacité, il met la douleur en attente, elle poursuit :

LA VIE D'AVANT

— ... et je veux nous sauver. C'est nous que je choisis. Je t'aime. S'il te plaît, aide-moi... Aide-nous.

Elle connaît déjà la réponse, elle l'a lue dans le mouvement de ses épaules.

— Mais que veux-tu que je fasse pour toi, pauvre folle !... Tu m'as demandé mon aide jusqu'ici ?... Tu me l'as demandée ?... Alors !...

Il n'a rien dit d'autre, il est sorti de la maison.

C'était ça le premier appel au secours de Pamela.

C'est à cette main-là qu'elle a d'abord voulu s'accrocher. C'est contre lui qu'elle a eu envie de se blottir parce que c'était là qu'elle se sentait en sécurité et qu'elle voulait rester, toujours.

Pourquoi n'était-il pas d'accord ?

Il aimait bien lui aussi avant l'accident – c'est de cette façon qu'elle avait qualifié sa rencontre avec moi – rester collé à elle en lui caressant les cheveux.

Pamela m'a raconté cette scène, doucement, douloureusement, sans tricher, sans chercher à m'avantager, à nous faire la part belle, m'avouant qu'elle avait d'abord voulu l'avorter notre amour, qu'elle avait été prête à le brader, à le troquer contre sa vie d'avant.

La même vie qu'avant.

J'aurais peut-être agi comme elle, fait exactement la même chose mais, pour moi, la question ne se posait pas puisque je n'étais engagé dans rien.

Je revois ses regards sombres et doux, j'entends son rire court s'échapper et promettre un plaisir d'une autre nature que celui issu de l'échange harmonieux de nos mots à une terrasse de café, notre première terrasse, je me souviens de brefs silences partagés sans appréhension, de silences plus longs, haltes de notre conversation sans but, je cherche, parmi les prémices d'un amour annoncé, quelque chose qui aurait pu m'avertir du danger encouru : celui de devoir à Pamela un bonheur de vivre augmenté, et, très vite, d'en dépendre.

J'ai commencé le voyage à la première seconde, avant le premier regard posé sur elle, au moment où j'ai perçu sa présence à mes côtés, repérée par aucun de mes sens connus jusqu'ici.

La nuit dernière, vers trois heures, je me suis réveillé avec cette idée absurde et angoissante en tête : si je devais mourir brutalement, infarctus – à mon âge, quarante-deux ans, c'est parfaitement envisageable –, accident ou je ne sais quoi d'autre de brutal et définitif, Pamela ne saurait rien des sentiments que j'éprouve pour elle.

Ce matin, j'ai donc appelé mon meilleur ami – je suis quelqu'un d'aimable, je l'ai laissé dormir en dépit de l'urgence de la situation – et, sans préambule, lui ai demandé de parler en mon nom à Pamela s'il m'arrivait quelque chose.

— Débrouille-toi comme tu peux mais je veux qu'elle sache, que tu lui dises ce que je ressentais... Il faut absolument que tu lui dises les mots « Il vous aimait », ces mots-là... D'autres si tu veux mais avec ceux-là.

Je me méfie des phrases un peu floues que Thomas serait forcément tenté de prononcer dans ce genre de situation.

Avouer à une inconnue l'amour de son meilleur ami juste défunt n'est probablement pas une chose facile.

Il fallait donc que je sois sûr de Thomas, certain qu'il serait, dans ces circonstances, net, précis.

« Il vous aimait. »

La formule avait le mérite d'être claire, sans équivoque.

Venant d'un mort qui plus est, indiscutable.

Thomas ne m'a posé aucune question, il ne m'a même pas demandé pourquoi je n'allais pas sans attendre dire moi-même ces mots-là à Pamela et m'a finalement juré d'être mon messager posthume si nécessaire.

J'ai dû être grave, convaincant et, surtout, ce n'est pas pour rien qu'il est depuis si longtemps, mon meilleur ami.

Voilà quelques années, j'ai promis à Thomas de le débrancher s'il devenait un légume, de ne pas le laisser baver sur un lit de souffrance.

Ce matin, après ma nouvelle requête testamentaire, il a révisé la sienne :

— On est bien d'accord ? Tu ne me débranches qu'après m'avoir demandé plusieurs fois si je veux mourir ?

— Mais Thomas, si t'es un légume...

— Démerde-toi !, a été sa réponse.

Il était énervé, sans doute en premier lieu d'envisager cette triste fin de vie.

C'est étrange mais j'ai été instantanément soulagé de savoir que, quoi qu'il arrive, Pamela saurait.

D'une façon ou d'une autre, elle sera mise au courant de mes sentiments et, si tout va bien, ce que j'espère, ce sera par moi.

Je n'ai pas imaginé une seconde que c'est elle qui pourrait mourir subitement.

J'ai confiance en la vie de Pamela.

Je l'imagine se développer comme un arbre se déploie au début du printemps.

Trente-cinq ans.

Oui, elle en est au printemps.

Alexandre : « Vous savez ce qui nous arrive, n'est-ce pas ? »

Pamela : « Je crois que oui... »

Quand Alexandre dit à Pamela dans la cuisine (parce que c'est là que la scène se déroule dans le film de Truffaut, *La Nuit américaine*) qu'il est amoureux, je l'envie.

Fatalité ! Un amour inévitable leur est tombé sur la tête !

Délice d'être au début de ça. Je l'envie de savoir le dire et d'en jouir par avance.

Je n'admire pas son courage. Il n'en a aucun.

Il sait que le trouble qu'il perçoit chez Pamela a pris racine au creux de son ventre et qu'elle ne peut faire comme s'il n'existait pas.

Pamela est honnête. Elle écoute ce qui surgit du plus profond de son être.

Assis au bord de l'eau, je pense à toutes les Pamela du monde.

Je les imagine plusieurs, les mêmes, perdues face à leur image démultipliée dans les glaces d'un manège de passage, craignant de détruire ce qu'elles ont patiemment tissé autour d'elles, un équilibre précaire qui leur permet de se déplacer d'un lieu repéré à un autre sans trop s'angoisser, préférant plonger dans le néant plutôt que d'abdiquer une vie que je m'obstine à vouloir nommer « la vie d'avant ».

J'ai dîné tôt.

N° d'impression : -
N° d'éditeur : FF893401
Dépôt légal : Février 2006